

La grâce institutionnelle, un oxymore ?

La grâce nous accepte comme nous sommes, avec tous nos défauts, alors que l'institution ne nous accepte que si nous savons faire nos preuves.

Les expressions « hâte-toi lentement », « un silence éloquent », « apathie intense » sont des oxymores — des expressions qui prises au premier degré sont contradictoires ou absurdes. L'expression « grâce institutionnelle » est-elle aussi un oxymore ?

Le propre de la grâce est d'accepter et de pardonner alors que le propre d'une institution est d'établir des règles, des principes.

La grâce est le produit d'un amour inconditionnel de Dieu. Faire preuve de grâce envers les autres implique qu'on se comporte avec eux comme Dieu se comporte envers nous — c'est-à-dire leur pardonner, les aimer, les accepter. La grâce nous accepte comme nous sommes, avec tous nos défauts, alors que l'institution ne nous accepte que si nous savons faire nos preuves.

Le mot *institution* vient de la racine « se tenir » ou « établir ». L'institution est organisée par des personnes qui représentent quelque chose, qui désirent perpétuer des convictions. D'où la nécessité d'établir des règles et des principes. Afin d'assurer le caractère perpétuel de leurs convictions, ils « institutionnalisent » leurs idéaux. Et quel en est le résultat ? Les institutions développent des manuels d'église, des

guides de l'étudiant et des codes d'éducation.

Mais la question demeure. « Est-il possible de communiquer l'idée d'un Dieu qui nous aime et nous accepte tels que nous sommes dans un contexte institutionnel ? La "grâce institutionnelle" est-elle un oxymore ? »

Ce qui nous ramène à l'ancien dilemme entre la loi et la grâce. Quand faut-il appliquer la loi, et quand faut-il faire preuve de grâce ? J'ai entendu l'histoire d'une femme qui avait eu un enfant hors mariage. Son église décida de faire preuve de grâce et organisa une fête pour elle. Puis les membres se mobilisèrent pour l'aider à élever son enfant. Avec quel résultat ? Elle fit un autre enfant hors mariage. Lorsque nous aidons certaines personnes, faisons-nous réellement preuve de grâce ?

Gordon Bietz

Imaginez Moïse, le grand leader institutionnel, dire : « Seigneur, tes enfants se sont construit un veau d'or. Je pense qu'ils ont agit ainsi à cause d'un environnement dépravé causé par des conditions de vie difficiles en Egypte. Ne les tiens pas responsables de leurs actions ! »

La loi et la grâce dans l'Eglise primitive

Les responsables de l'Eglise primitive ont essayé de trouver l'équilibre entre l'application de la loi et de la grâce : « Quelques hommes, venus de la Judée, enseignaient les frères en disant : si vous n'êtes circoncis selon le rite de Moïse, vous ne pourrez être sauvés. » (Actes 15.1)¹

Ils pensaient que le salut nécessitait la pratique de certains rites juifs, l'observation de certaines règles. « Vous ne pouvez abandonner les principes inculqués par Abraham », disaient-ils. D'où un désaccord profond par rapport à la définition des principes essentiels au salut.

« Paul et Barnabas eurent avec eux un débat et une vive discussion ; et les frères décidèrent que Paul et Barnabas... monteraient à Jérusalem vers les apôtres

et les anciens, pour traiter cette question. » (Actes 15.2)

Nous vivons à une époque où on se moque des institutions et de leurs normes. La réponse aux institutions de l'église et de l'école est souvent : « Je me moque de ce que vous dites. Je suis maître de ma propre destinée et vous n'avez pas le droit de porter atteinte à ma liberté. »

Nous pouvons tirer une leçon de la réaction de Paul à ce désaccord dans l'Eglise primitive. Pourquoi Paul se rendit-il à Jérusalem ? Parce qu'il se souciait de la communauté. L'institution était importante pour lui. Ce que les « frères » avaient à dire lui importait.

« Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'Eglise, les apôtres et les anciens, et ils racontèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux. Alors quelques-uns du parti des pharisiens, qui avaient cru, se levèrent en disant qu'il fallait circoncire les païens et exiger l'observation de la loi de Moïse. » (Actes 15.4, 5)

En français courant, ceci pourrait se lire : « Alors certains conservateurs se levèrent et dirent : Nous ne devons pas laisser quelqu'un qui mange de la viande ou porte des bijoux se joindre à l'Eglise. »

Les apôtres et les anciens s'étaient réunis pour traiter de ce problème. Lorsqu'on considère la relation qui existait entre juifs et païens en ce temps-là, on peut imaginer l'ampleur et la difficulté du débat. Les juifs avaient des traditions qui les amenaient à considérer les gentils comme des païens. D'après la loi juive il était interdit de se marier avec un gentil, de manger chez lui, et même d'entrer dans sa maison. A présent, ces païens acceptaient Jésus et se joignaient à l'Eglise. Je suis sûr que les juifs qui avaient servi Dieu fidèlement jusque-là constatèrent un certain relâchement des principes. Pour soutenir leur point de vue, ils citaient les lois de l'Ancien Testament sur la circoncision.

« Une grande discussion s'étant engagée, Pierre se leva, et leur dit : Hommes frères, vous savez que dès longtemps Dieu a fait un choix parmi vous, afin que, par ma bouche, les païens entendent la parole de l'Evangile et qu'ils croient. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous ; il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs

par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous croyons être sauvés, de la même manière qu'eux. » (Actes 15.7-11)

Ainsi, dans les premiers développements de l'Eglise en tant qu'institution, Paul a fait preuve de grâce. Jacques résume cette décision lors de la première conférence générale :

« Lorsqu'ils eurent cessé de parler, Jacques prit la parole, et dit : Hommes frères, écoutez-moi ! Simon a raconté comment Dieu a d'abord jeté les regards sur les nations pour choisir du milieu d'elles un peuple qui porte son nom. ... C'est pourquoi je suis d'avis qu'on ne crée pas des difficultés à ceux des païens qui se convertissent à Dieu. » (Actes 15.13,14,19)

Le fondement de cette décision n'était pas une série de citations provenant de l'Ancien Testament. Les judaïsants les avançaient. Les responsables de l'Eglise primitive ne sont pas allés chercher le manuel d'église ou le guide de l'étudiant. Jacques exprima au contraire ce qui semble être un consensus atteint après un long débat. Et ce consensus pouvait se résumer en six mots : « Ne créons pas de difficultés ! »

Les institutions humaines ont tendance à rendre les choses difficiles, à être exclusives. Nous aimons appartenir à un groupe privilégié, à être choisis pour obtenir la carte de crédit platine, ou voyager en première classe en avion. Le parti des pharisiens voulait utiliser son « club » pour renforcer son exclusivité.

Principes et relations humaines

Que signifie l'expression « ne pas créer de difficultés » dans un contexte institutionnel ? Je propose qu'il s'agit de l'application des règlements en tenant compte des relations humaines. Si on peut expliquer le règlement de l'institution à une personne raisonnable de manière qu'elle le comprenne, ce règlement n'est pas difficile ! Remarquez que j'écris « une personne raisonnable ». (Je sais par expérience que nous n'avons pas toujours affaire à des personnes raisonnables.) Les institutions adventistes ont une tâche difficile et compliquée. D'un côté nous devons enseigner l'Evangile, l'histoire du salut, ce don gratuit et inconditionnel. D'un autre côté, nous devons accomplir cette tâche dans un contexte social qui demande l'observation de principes et de normes de comportement.

La discipline est nécessaire à la survie de toute institution, notamment dans les écoles. Aucun groupe ne peut former une communauté sans valeurs en commun, sans discipline. Mais la tendance humaine est de punir plutôt que de discipliner. La discipline est rédemptrice, alors que le châtiement est punitif. Dans une communauté

disciplinée, les membres se montrent responsables les uns des autres en s'assurant que les corrections sont appliquées d'une façon rédemptrice.

Le postmodernisme définit la réalité et la vérité comme des préférences personnelles. En d'autres termes : « Ce que tu fais ne me regarde pas — à moins que cela ne me nuise ! » Cet individualisme égoïste est destructif et comporte un danger pour la communauté.

Les catégories de principes

Nous pouvons classifier les principes en trois catégories.

1. Certains de nos principes de comportement sont fondés sur les doctrines de l'Église. Les principes qui se rapportent aux activités du sabbat et de la séparation des sexes dans les dortoirs font partie de cette catégorie. Ils sont l'expression d'un enseignement fondamental de l'Église, basé sur la Bible, et ne sont pas négociables.

2. Certains de nos principes viennent de notre « culture » religieuse. Par exemple l'interdiction de porter des bijoux et d'aller au cinéma. Nous nous abstenons de ces choses parce que cela fait partie de l'image que nous projetons aux autres. Ces principes font partie de notre tradition religieuse conservatrice. Je pense que l'institution a le droit d'appliquer de telles normes dans le contexte particulier qui est le sien. Mais, lorsque nous expliquons ces normes aux élèves, nous devons souligner que leur salut ne dépend pas de l'adhésion à ces normes. Ces règles reflètent tout simplement notre culture religieuse et

Est-il possible de communiquer l'idée d'un Dieu qui nous aime et nous accepte tels que nous sommes dans un contexte institutionnel ? La "grâce institutionnelle" est-elle un osymore ?

l'image que nous désirons projeter. Nous n'excluons pas des membres de l'Église ni ne prononçons de jugement à leur sujet s'ils n'observent pas ces règles. Toutefois, dans le cadre restreint d'une école, nous avons décidé d'adopter certaines normes. Un peu comme le port d'uniformes.

3. Certaines normes de comportement sont nécessaires dans un contexte où des adolescents et des adultes habitent les uns à proximité des autres, comme par exemple les régulations de stationnement, les horaires d'ouverture de la cafétéria et du dortoir, ou s'il est permis ou non de manger en classe ou à la bibliothèque.

Afin de créer des normes raisonnables, nous devons comprendre ces trois catégories de principes. Il est important de ne pas chercher à imposer des implications morales démesurées à la transgression de normes de conduite qui sont tout simplement le produit de notre institution ou de

notre culture.

Bien entendu, il arrive parfois que les administrateurs fournissent une explication pour justifier un règlement, mais que l'étudiant ou le parent ne soient pas convaincus. Finalement, c'est la relation entre personnes qui équilibre la loi et la grâce. L'Ancien Testament nous en donne une illustration parfaite. La Chekhina, la présence de Dieu, demeurait au-dessus des tablettes de la loi dans l'arche. C'était là le lieu où la loi et la grâce se rejoignaient. C'était la présence de Dieu qui les unissait. Dans le Nouveau Testament, Jésus nous montre par sa vie et son enseignement comment combiner la loi et la grâce. Il est mort à cause de la loi, mais aussi pour nous donner la grâce.

Aussi nous efforçons-nous d'avoir, dans le contexte d'une éducation chrétienne, des professeurs, des précepteurs et des administrateurs qui combinent la loi et la grâce dans leur vie. Ils montrent l'exemple en suivant le règlement tout en aimant leurs élèves. L'institution ne communique pas la grâce en se passant de règlements ou en les rendant inoffensifs. Elle communique la grâce en employant des personnes qui font preuve de grâce dans leur vie, qui vivent vraiment l'Évangile, mais qui savent aussi transmettre les principes de l'institution.

Fondre et façonner

Nous devons d'abord faire « fondre » la résistance des étudiants par notre amour pour ensuite pouvoir façonner leurs opinions. Trop souvent, nous essayons de façonner leurs opinions avant d'avoir

Le problème	Une approche dépourvue de grâce	Une approche remplie de grâce
L'atmosphère de l'école	Froide et méfiante	Amicale et tolérante
Le directeur	Gardien	Aide
Les professeurs	Police	Guides
L'école	Contraignante	Libératrice
La critique	Distribuée libéralement à tous ceux qui la « méritent »	Partagée en privé avec les personnes concernées
Les employés	Traités avec suspicion	Traités avec confiance
Les dortoirs	Prison	Foyer
Les précepteurs	Police	Amis
Les cultes	Centrés sur les problèmes	Centrés sur les solutions
Les inscriptions	Ouvertes aux élèves modèles	Ouvertes aux élèves réceptifs
Le règlement	Restrictions	Directives
Le livret de l'étudiant	Ce que l'on ne peut pas faire	Ce que l'on choisit de ne pas faire
Les rebelles	Pas les bienvenus ici	Vont trouver de l'aide ici
Les questions	Interdites	Liberté de questionner
L'obéissance	Par la peur	Par amour
Le péché	Casser les règles	Casser la relation
Le second avènement	Peur	Joie
La foi	Saut dans l'obscurité	Saut dans la lumière
Dieu	Juge à apaiser	Père à aimer
La loi	Instructions restrictives	Conseils d'amour

neutralisé leur résistance — et ils se rebellent. Ce n'est que dans une relation fondée sur l'amour que l'on peut unir la grâce et la loi. Le tableau ci-dessous fait ressortir le climat d'un établissement fondé sur la grâce.

M. Scott Peck écrit : « L'Eglise aime à se comparer au corps du Christ. Mais elle se comporte comme si elle pouvait être le corps du Christ sans douleur, comme si elle pouvait être le corps du Christ sans s'écarter, se déchirer, comme si elle pouvait être le corps du Christ sans avoir à porter sa croix, sans avoir à subir cette croix, dans la déchirure du conflit. En préférant une vie anesthésiée, sans douleur, l'Eglise a fait de l'expression "le corps du Christ" une déception. »¹

Seule une institution qui allie la grâce et la loi est digne de l'expression « corps du Christ ». L'institution doit être prête à s'incarner, à porter sa croix — pour reprendre l'expression de Peck — expérience souvent douloureuse. Pour éviter le conflit, nous allons d'un extrême à l'autre — en appliquant d'une façon légaliste chaque règle quel que soit le cas qui se présente, ou en appliquant la politique de l'autruche tout en nous félicitant de faire preuve de grâce.

Au début de cet article, nous avons fait allusion à Moïse, le leader qui a refusé d'ignorer le péché des Israélites lorsqu'ils adorèrent le veau d'or. Il les a punis très sévèrement. Mais lorsque Dieu suggéra à Moïse : « Je vois que ce peuple est un peuple au cou raide. Maintenant laisse-moi ; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai ; mais je ferai de toi une grande nation » (Exode 32, 9, 10), Moïse fit preuve de l'amour digne d'un grand

**Il est important de ne pas
chercher à imposer des
implications morales démesurées
à la transgression de normes de
conduite qui sont tout simplement
le produit de notre institution ou
de notre culture.**

chef. Il « retourna vers l'Éternel et dit : Ah ! Ce peuple a commis un grand péché. Ils se sont fait un dieu d'or. Pardonne maintenant leur péché ! Sinon efface-moi de ton livre que tu as écrit. » (Exode 32,31)

Moïse a toujours su allier la loi avec l'amour, au point d'être prêt à échanger son propre salut pour celui du peuple qu'il servait. Ce genre d'amour entretiendra toujours un rapport étroit avec la grâce, même dans le cadre d'une institution et de ses nombreuses règles.

Finalement, c'est le Christ qui est notre meilleur exemple. C'est lui qui est allé jusqu'à s'identifier à la condition humaine — il est devenu l'un des nôtres. « Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous. » (Jean 1,14)

La grâce institutionnelle est-elle donc un oxymore ? Non. A moins que les membres d'une institution n'incarnent pas Jésus et son amour. Dans l'Eglise primitive, nous avons une illustration de ce qui arrive lorsque les chrétiens négligent de représenter le Christ.

« Mais les premiers chrétiens commencèrent à regarder leurs défauts réciproques. En s'attardant sur leurs fautes, en se livrant à la critique, ils perdirent de vue leur Sauveur et le grand amour qu'il avait manifesté envers le pécheur. Ils devinrent plus stricts concernant les cérémonies extérieures, plus pointilleux sur la théorie de la foi, plus sévères dans leurs critiques. »²

En perdant de vue l'amour de Jésus, ils s'attachèrent plus rigoureusement à leurs cérémonies et ils concentrèrent leur attention sur la théorie de la foi plus que sur l'amour de Dieu. Lorsque le Christ

s'incarne dans la vie des administrateurs et des professeurs d'une institution, nous sommes véritablement en présence de la grâce institutionnelle.

Le Dr Leonard Brand raconte l'histoire de Pedro, l'un de ses patients atteint de lèpre. Pendant 15 ans, Pedro n'avait ressenti aucune sensation de douleur dans sa main gauche, et pourtant sa main n'avait souffert aucun dommage.

Pedro lui raconta que lorsqu'il était né, il avait un signe distinctif sur sa main. Les médecins constatèrent qu'il y avait là un réseau d'artères qui intensifiaient la circulation. Le sang coulait librement et maintenait la température proche de celle du cœur, une température trop élevée pour que la lèpre puisse se développer.

Il en est de même pour nos écoles. Si nous gardons nos élèves proches de notre cœur dans l'amour, la loi et la grâce se développeront ensemble, et nous pourrions

vraiment donner l'exemple de la « grâce institutionnelle ».



Le Dr Gordon Bietz est président de Southern Adventist University à Collegedale, dans le Tennessee.

NOTES

1. Traduction de Louis Segond.
2. M. Scott Peck, *The Different Drum* (New York : Simon and Schuster, 1987), p. 300.
3. Ellen G. White, *Témoignages pour l'Eglise* (Dammarie-les-Lys, France : Editions S.D.T.), vol. 3, p. 291.